

Guerre

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 25 novembre 1933

Nous n'avons pas encore fini de rire, car les deux redoutables chefs ne veulent pas nous laisser le moindre repos, ni nous laisser cesser de nous y noyer. Tous deux ont le cœur tendre et l'âme généreuse ; tous deux sont doux envers nous et pleins de pitié pour nous ; tous deux s'affligent pour nous de ces malheurs incessants, de ces épreuves qui ne cessent jamais, de ces douleurs que nous endurons et sous le poids desquelles nous ployons ; et tous deux veulent — et qu'ils en soient remerciés — nous distraire de nos soucis et dissiper notre chagrin, sans se contenter d'envoyer un sourire à nos lèvres, mais insistant pour nous remplir la bouche d'un rire continu et d'éclats de rire sans fin.

Et tous deux poussent si loin leur amabilité, leur esprit et leur générosité qu'ils s'abstiennent de nous faire rire de quiconque, et nous font rire d'eux-mêmes plutôt, par ce qu'ils font et ce qu'ils disent ; chacun des deux se donne généreusement pour faire rire sa nation, et se donner soi-même est la générosité suprême, comme l'a dit le poète ancien. Rions donc, puisque les deux redoutables chefs n'acceptent rien de moins ; et noyons-nous dans le rire, puisque le ministre des Traditions insiste pour partager avec eux cet esprit, et prendre sa part avec eux de cette générosité ; et sachons donc que Dieu a été plus clément envers l'Égypte et les Égyptiens que de les laisser sous les ténèbres de l'épreuve sans leur envoyer, de temps à autre, un rayon éclatant et lumineux au travers de ces mêmes ténèbres.

Et la première chose qui fasse rire, dans cette farce éclatante jouée au milieu de la tragédie en cours, est cette guerre féroce qui s'est déclarée, et continue de flamber, entre deux hommes qui ne sont capables de guerre ni l'un ni l'autre, et qui n'y sont nullement faits ; car Sidqi Pacha est un homme malade et abandonné, et Abdel Fattah Yehia Pacha est un homme faible et bon cœur, et chacun d'eux devrait par nature préférer la paix, se consacrer au repos et à la tranquillité, et jouir des bonnes choses de la vie ; et pourtant, malgré tout cela, ils se battent et luttent, chacun tendant à l'autre pièges et filets, puis chacun dégainant son arme, chacun élevant la voix, chacun soulevant autour de lui une poussière assez épaisse pour voiler le jour et la nuit, puis chacun fondant sur l'autre, jusqu'à ce que, s'affrontant et se saisissant, se heurtant et

s'agrippant, ils se séparent à nouveau sans qu'aucun des deux n'ait rencontré de véritable ruse, ni subi de véritable mal ; car ni l'un ni l'autre n'est capable de ruse, et ni l'un ni l'autre n'est capable de subir un mal — ce ne sont là que des scènes jouées, et un peuple qui en rit.

Sidqi Pacha n'a voulu que dominer son rival, et Abdel Fattah Pacha n'a voulu que dominer son ennemi, et il s'est avéré que ni l'un ni l'autre n'a dominé son adversaire, mais que les circonstances de la politique les dominant tous deux ensemble, les poussant à avancer si bien qu'ils avancent, et les poussant à reculer si bien qu'ils reculent ; Sidqi Pacha n'est pas plus tôt chassé du pouvoir qu'il annonce dans al-Ahram qu'il est le chef de la majorité parlementaire, et que le consulter sur la formation du ministère est un devoir absolu et impératif ; puis, à peine le matin s'est-il levé que les circonstances politiques s'emploient à le forcer à reculer, et il dément ce qu'al-Ahram a rapporté, et jure n'avoir jamais rien dit de tel ; puis il avance de nouveau, prétendant que le ministère n'est pas véritablement populaire, parce qu'il n'a pas été formé sous les yeux du Parti du Peuple ; puis les circonstances jouent de nouveau en sa faveur, et il se met à croire que le ministère est populaire après tout, parce que son chef est retourné au giron, après s'être révolté contre lui et l'avoir quitté.

Puis le président du Conseil annonce qu'il est un homme de paix, et n'a pas plus tôt fini de l'annoncer qu'il annonce qu'il est un homme en guerre ; puis Sidqi Pacha renvoie deux ministres, et n'a pas plus tôt fini de le faire qu'il se réjouit de leur retour ; puis le président du Conseil avance, et rend visite au parti ; puis le président du Conseil recule, et évite le parti. Puis Sidqi Pacha est vaincu, et démissionne de la présidence du parti ; puis Sidqi Pacha triomphe, et revient à la présidence du parti ; puis le ministre de l'Intérieur apparaît, sévissant et ragissant, et les gouverneurs de province se trouvent eux aussi à sévir et à agir, et des pétitions se trouvent en préparation, et des députés se trouvent pressés en secret de désigner un homme du Parti de l'Union comme président de leur chambre.

Alors le Parti du Peuple se met en colère, et son chef se met en colère avec lui ; il y a d'abord le reproche, puis la plainte, puis l'attaque, et le président du Conseil — homme bon cœur et droit — recule, convoque les gouverneurs, et leur ordonne de s'abstenir, et il semble aux gens que les adversaires se sont inclinés vers la paix et s'y sont installés ; mais ce dont le gouverneur s'abstient, le ministre peut aller le faire lui-même, alors des pétitions sont préparées, et des députés sont

convoqués au bureau du ministre de l'Intérieur ou chez lui, et le ministre leur demande de continuer, et le reproche s'aiguise, la plainte s'élève plus fort, la colère grossit, la guerre reprend, des questions sont posées, la poussière se soulève, les armes se dégainent ; et les scandales s'abattent les uns sur les autres, et les mésaventures empuantissent l'air et le remplissent de mal, et le ciel fait pleuvoir des questions sur les ministres, et les journaux soulèvent un nuage de poussière devant le chef du Parti du Peuple, et les Égyptiens regardent tout cela ; leur âme s'afflige, leurs lèvres sourient malgré elles, et leur visage se détourne, de dépit et de dégoût — jusqu'à ce que, enfin, les deux armées en guerre soient entièrement épuisées ; les blessures se sont multipliées dans leurs rangs, et la lassitude s'est glissée dans leurs lignes.

Et les chefs sentirent que la paix vaudrait mieux, et ils s'inclinèrent de nouveau vers la réconciliation, et s'y appliquèrent avec insistance, et des médiateurs s'employèrent entre les deux chefs, des gens qui auraient volontiers tiré un rideau sur toute cette honte. Et c'est ici qu'apparaît le ministre des Traditions — et qui pourrait vous dire ce qu'est le ministre des Traditions ? Franc et hardi, droit et sans détour, il ne connaît ni la dérobade ni l'évasion ; il se lance simplement, laissant à Dieu le soin du compte, et fait ce qu'il veut, un point c'est tout, tout comme il dit ce qu'il veut, un point c'est tout. Ainsi, lorsqu'il rencontra les artisans de la paix et les chercheurs de réconciliation, il posa l'affaire à plat sur la table, comme dit le peuple, et déclara aux médiateurs : il n'y aura pas de paix jusqu'à ce que vous assuriez à Rifaat Pacha la présidence de la Chambre, et que vous vous contentiez, pour Sidqi Pacha, de la présidence du Parti du Peuple ; car Rifaat Pacha a sacrifié son poste ministériel pour la présidence, et la lui retirer maintenant serait une injustice à son égard, et la lui enlever serait une agression contre lui, et la vérité mérite d'être suivie, et la justice de Dieu doit s'établir sur la terre ; et il est écrit dans le droit de la vente que qui achète une chose et en paie le prix a droit d'en prendre possession, et que qui l'en écarte, ou la lui arrache, est un usurpateur ; et Rifaat Pacha a acheté la présidence de la Chambre, payant le ministère de la Guerre comme prix ; son droit à la présidence est donc établi et clair, appuyé par le droit de la vente, composé depuis des années et des années, et soutenu en cela par la loi ; le droit de la vente se dresse entre nous et vous, et la loi est juge de ce différend.

Le ministre des Traditions n'eut pas plus tôt posé l'affaire à plat sur la table, défiant les hommes du Parti du Peuple, et faisant de l'application du droit de la vente une condition à la paix, que les hommes du Parti du

Peuple désespérèrent de la paix, et que leur chef ordonna la rupture des négociations.

Et sur ces entrefaites, un renfort arriva de Londres en soutien au président du Conseil ; et le chef du Parti du Peuple l'accueillit par une réponse embarrassante pour les deux rivaux à la fois — car le Daily Telegraph l'avait écrite, et al-Ahram l'avait traduite — et Sidqi Pacha dit : le message a été cuisiné en Égypte, et servi au peuple sur la table du Daily Telegraph.

Puis la journée d'hier n'avait guère avancé que le président du Conseil lança son attaque — bien que le président du Conseil n'attaque jamais sans envoyer devant lui des éclaireurs qui répandent la nouvelle et sonnent l'alerte ; ainsi al-Muqattam et d'autres rapportèrent que le président du Conseil allait publier une déclaration, et le cœur des hommes du Parti du Peuple battit à cette nouvelle ; puis le matin vint, et les hommes du Parti du Peuple n'avaient peut-être pas dormi de la nuit, et voici qu'al-Ahram porta la bombe, et la jeta dans les rangs des hommes du Parti du Peuple, et c'était en effet une bombe grande et imposante, et son fracas fut violent et comique, effrayant certains et faisant rire les autres. Et cette bombe était réellement significative, indiquant beaucoup de choses, mais n'aboutissant à rien du tout ; elle montrait que le président du Conseil n'est pas doué pour la guerre, et qu'il est dangereux pour lui de descendre sur le champ de bataille et de manier des armes de combat, car il risque de se blesser lui-même de sa propre main, et de se faire mal avec sa propre arme. Le président du Conseil n'a rien dit de substantiel dans sa déclaration, sinon que cette déclaration n'était qu'un prélude à d'autres déclarations encore à venir ; il a donc, en somme, déclaré une guerre ouverte et sans détour ; et la guerre vaut mieux que l'attente de la guerre, et étancher sa soif de sang vaut mieux que d'en avoir simplement soif ; mais le président du Conseil, malgré tout cela, a dit bien des choses ; il voulait blesser Sidqi Pacha, et s'est blessé lui-même sans aucun doute, et les jours montreront s'il a obtenu quelque chose contre Sidqi Pacha, ou s'il n'a rien obtenu du tout. Le président du Conseil a déclaré, comme l'avait déclaré le ministre des Traditions, et comme l'avait chuchoté le ministre de l'Intérieur, que le ministère fait du droit de la vente l'arbitre entre lui et le Parti du Peuple, et veut que la présidence de la Chambre revienne à Rifaat Pacha seul, et non à Sidqi Pacha.

Et il est juste de noter que le président du Conseil n'a mentionné ni vente ni achat, ni aucun sacrifice d'un ministère pour une présidence,

mais a parlé plutôt de compétence, d'intégrité et d'équité envers les députés ; et qui pourrait douter de la compétence du docteur Rifaat Pacha, de son intégrité, de son habileté ? Tout le monde se souvient encore de sa douceur envers l'opposition parlementaire, de son équité envers elle malgré la majorité, de sa rigueur dans le compte des voix et l'application de la loi. Mais l'étrange, c'est que le président du Conseil a déclaré, dans une déclaration officielle, que le ministère a un candidat désigné pour la présidence de la Chambre — et qui a jamais prétendu que les ministères présentent des candidats à la présidence des députés, et leur imposent leurs candidats par la force ? Dans quel article de la nouvelle constitution trouve-t-on une telle chose ? Dans quelle branche des traditions trouve-t-on une telle chose ? Qu'ont à faire les ministres avec la présidence des députés ? Quel droit ont les ministres de s'immiscer dans les affaires des députés ? Et où est le respect de la constitution, et la reconnaissance de l'autorité du pouvoir législatif, si le pouvoir exécutif se permet de choisir le président de la Chambre, de l'imposer par la force à la majorité parlementaire, et de laisser cette majorité choisir entre la soumission et une guerre qui n'épargne rien ni personne ?

Voyez-vous que le président du Conseil, voulant abattre Sidqi Pacha, s'est abattu lui-même, et que, voulant défendre la tradition, il a violé la sainteté même de la tradition ? Voyez-vous que je ne me trompais pas en disant, au début de ce chapitre, que nous n'avons pas encore fini de rire, parce que les deux redoutables chefs veulent nous faire rire sans arrêt ? Il n'est aucun doute que le chef du Parlement défendra le Parlement, que le fondateur de l'ordre présent défendra cet ordre, que Sidqi Pacha répondra à la bombe d'Abdel Fattah Pacha par une bombe pire encore, ou du moins égale, que nous rirons de la seconde comme nous avons ri de la première, et que nous n'avons pas fini, et ne finirons pas, de rire, jusqu'à ce que Dieu nous permette de nous reposer du ministère et du Parti du Peuple à la fois, et jusqu'à ce que Dieu permette que nos affaires reviennent à un ministère qui n'impose pas de présidents aux chambres des députés, et que le Parlement n'autorise pas à empiéter sur lui à ce point, et à des partis qui se respectent eux-mêmes plus qu'ils ne respectent le ministère, et qui tiennent plus au droit qu'ils ne tiennent au pouvoir.